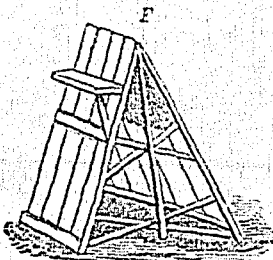


et la culture du blé d'inde telle que les Sauvages la faisaient. Il était situé à un quart de lieue du sommet de la montagne, à l'est d'un petit ruisseau qui en descendait et en face d'un autre ruisseau semblable qui coulait au nord-ouest, et comprenait dans un diamètre d'environ 120 verges un amas assez dense de cabanes. Toutes ces indications correspondent à l'endroit en question et si le village fut détruit avant 1603 et toutes les constructions de bois consumées par le feu, il ne devait en rester aucune trace en 1642, et le sol était probablement à cette époque couvert d'arbustes et de jeunes arbres. Mais la tradition des sauvages pouvait avoir conservé le souvenir de l'endroit, et si, comme il n'y a aucun motif d'en douter, l'endroit mentionné dans la relation des Jésuites était le front de l'escarpement de la montagne, leurs compagnons auraient en tout à leurs pieds l'ancienne résidence de leurs pères, et leur remarque sur le climat et la position auraient été exactes et nécessairement dictées par le spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Je ne prétends pas que cette preuve soit certainement assez évidente pour identifier le site ; mais si nous considérons en même temps les restes que nous venons de trouver, nous sommes suffisamment autorisés à croire que c'est là l'emplacement le plus probable d'Hochelaga, jusqu'à ce qu'on donne des preuves plus certaines en faveur d'un autre endroit.



E, plan d'une maison ; a, entrée et place du feu ; F, section d'une partie de la palissade.



La seule objection de quelque poids qui se présente à mon esprit en ce moment, c'est le petit nombre de cadavres trouvés. Si cette place avait été habitée pendant longtemps et si le peuple a été dans l'usage d'ensevelir ses morts près de leurs demeures, nous pouvons espérer trouver un cimetière plus vaste. Mais nous ne savons pas combien de temps Hochelaga a existé au temps de Cartier, et les excavations qui ont été faites ne sont pas suffisantes pour constater le nombre de tombes. De plus ce peuple avait peut-être la coutume, attribuée par Charlevoix à d'autres tribus, de détruire ses morts tous les 8 ou 10 ans et d'aller, après une fête solennelle en leur honneur, les ensevelir dans un même endroit, souvent assez éloigné du village. On doit aussi observer que ces corps ont été ensevelis suivant l'usage primitif des sauvages, et l'état où ils sont indique une antiquité plus que suffisante pour qu'on les puisse supposer enterrés à une époque aussi reculée que celle du voyage de Cartier.

Je ne puis terminer cet article sans exposer sur les annales préhistoriques de Montréal quelques conclusions qui découlent des faits établis plus haut.

I. Les aborigènes de Montréal étaient de race algonquienne (1). Cartier indique évidemment comme identiques les langues parlées à Stadaconé ou Québec et à Hochelaga. Plusieurs mots qu'il cite incidemment sont les mêmes ou n'offrent qu'une légère différence et il ne donne qu'un vocabulaire pour ces deux places. Cela s'accorde parfaitement avec ce que disent expressément les relations des Jésuites, que cette tribu dont les ancêtres avaient habité Montréal parlaient la langue Algonquienne et à l'époque de Cartier et en 1642. Ce peuple était en même temps politiquement et socialement uni aux Algonquins du bas du fleuve. De plus, les habitants d'Hochelaga informent Cartier que le pays au sud-ouest était habité par un peuple ennemi, redoutable à la guerre ; ce peuple peut être les Hurons, ou les Iroquois, ou tous les deux ; et, ce qui s'accorde avec cette supposition, c'est que les Jésuites apprennent en 1642 que les Hurons avaient détruit ce village ; que ce peuple avait autrefois été l'ennemi des Algonquins, quoiqu'alors il fût en paix avec lui.

II. Au temps de Cartier, les habitants de Montréal et de ses

(1) On les a regardé généralement comme Iroquois ou Hurons, sans aucune autre raison apparente que leur vie sédentaire et agricole. [Aut.] Pour des raisons que nous n'avons ni le temps, ni l'espace de développer, nous doutons encore contre l'opinion du savant auteur, que les sauvages dont il est question fussent Algonquins. [Red.]

environs fuyaient devant les Iroquois et les Hurons, et peu de temps après ils perdaient finalement la possession de l'île de Montréal. Le récit des deux Indiens en 1642 suppose qu'à une époque plus ancienne les Algonquins s'étaient étendus au loin dans le sud et l'ouest de Montréal. Cette tradition ressemble beaucoup à celle des Delaware, dont les ancêtres, alliés aux Iroquois, (quoique ceux-ci plus tard eussent eu des démêlés avec les Delaware comme avec les Hurons,) auraient chassé devant eux les Alligewé, peuple qui habitait comme les Algonquins des villages entourés de remparts de bois. Les deux histoires marchent absolument de pair, si elles ne sont pas parties d'un de ces grands mouvements de population. Nous apprenons de plus des missionnaires Jésuites qu'une partie des Algonquins chassés fut absorbée par les Hurons et les Iroquois, fait important pour ceux qui étudient les traits physiques et sociaux de chacune de ces races.

III. Le déplacement des Algonquins tendait à les réduire à un degré plus bas de barbarie. Cartier regarde évidemment le peuple d'Hochelaga comme plus stationnaire et plus agricole que ceux placés plus à l'est, et il est naturel qu'un peuple demi-civilisé, lorsqu'il ne peut vivre en sécurité et qu'il se trouve poussé sous un climat moins favorable, devienne plus grossier, et plus errant, comme nous apprenons par les Jésuites que tel a été le cas pour les descendants de ces peuples.

Si Hochelaga avec ses champs bien cultivés, avec sa population stationnaire et peu guerrière en apparence, était seulement un reste d'une multitude de villages semblables autrefois, répandus sur la grande plaine du Bas-Canada, mais détruits bien avant la colonisation du pays par les Français, nous aurions actuellement ici un exemple historique de ces déplacements des tribus sédentaires et pacifiques, déplacements qui paraissent s'être opérés d'une manière si étendue en Amérique. Nos Algonquins primitifs de Montréal pourraient donc prétendre descendre de ces races demi-civilisées, dont les restes répandus dans les différentes parties de l'Amérique du nord, ont excité tant de recherches. Si Cartier était arrivé quelques années plus tard, il n'aurait pas trouvé d'Hochelaga. Fût-il arrivé un siècle plus tôt, il aurait vu plusieurs villages semblables sur une contrée occupée dans son temps par des races hostiles.

Ces réflexions ne sont pas de simples spéculations, elles ouvrent la voie à des recherches utiles. Jusqu'à quel point la civilisation des Iroquois et des Hurons était-elle empruntée à ces races qu'ils déplacèrent ? Quelle est actuellement la différence de ces restes trouvés à Montréal et ceux des Hurons dans le Haut-Canada ? Y a-t-il quelques restes de villages dans le Bas-Canada, qui puisse confirmer le récit de ces deux anciens sauvages en 1642 ?

A ces questions, je n'ai pas l'intention de répondre ; je me contente de diriger mon attention vers ces restes récemment découverts près de ma demeure, et qui seront, je l'espère, recueillis et conservés avec tout le soin que demande leur importance comme souvenirs historiques. C'est dans la persuasion que j'ai de leur importance, dans le désir de préserver de l'oubli les dernières reliques d'une tribu éteinte, que je chercherai l'excuse de m'être occupé d'un sujet qui ne se rapporte pas directement à mes études ordinaires, mais qui est, comme recherche ethnologique du ressort de ce journal.

J. W. DAWSON.
(Canadian Naturalist.)

NOTE.—Pour ce qui regarde les gros concombres et les fèves dont parle Cartier, on peut remarquer que suivant l'opinion de feu le Dr. Harris et du Professeur Gray, qui tous deux se sont occupés de ce sujet, les aborigènes de l'Est de l'Amérique possédaient et cultivaient certainement la citrouille commune et quelques espèces de courges et probablement deux sortes de fèves, quoique ces plantes ne soient pas indigènes au nord du Mexique. Leur culture, comme celle du blé doit avoir passé des pays du sud à ceux du nord. [Auteur.]

HISTOIRE NATURELLE.

ORNITHOLOGIE CANADIENNE.

OUTARDES, OIES, CANARDS, ETC.

L'Outarde (*Anser Canadensis* de Linnée) que les auteurs Européens ont honorée du nom flatteur de Cygne Canadien, arrive sur nos grèves vers le premier avril (1) ; elle y séjourne à peu près

(1) "Les Outardes arrivent du midy, qui sont grosses comme au double des nôtres, et font volontiers leur nid aux îles. Deux œufs d'Outarde en valent aisément cinq de Poules."—Relations des Jésuites—1611.